

SYLVIE-CATHERINE
DE VAILLY

LES ANGES SACRIFIÉS

ROMAN

UNE ENQUÊTE DE L'INSPECTEUR
JEANNE LABERGE

RECTO
VERSO

LES ANGES SACRIFIÉS

ROMAN

Éditrice-conseil : Pascale Morin
Infographie : Johanne Lemay
Révision : Hélène Ricard
Conception de la couverture : Lyne Préfontaine
Photo de l'auteur : Stéphanie Lefebvre

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :

Pour le Canada et les États-Unis :

MESSAGERIES ADP inc.*

2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237

Télécopieur : 450-674-6237

Internet : www.messageries-adp.com

* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

03-16

© 2016, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone : 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924381-64-9

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de
développement des entreprises culturelles du
Québec pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouver-
nement du Canada par l'entremise du Fonds du
livre du Canada pour nos activités d'édition.

SYLVIE-CATHERINE
DE VAILLY

LES ANGES SACRIFIÉS

ROMAN

UNE ENQUÊTE DE L'INSPECTEUR
JEANNE LABERGE

RECTO
VERSO



Une société de Québecor Média

« Mais alors, que deviendra l'homme,
sans Dieu et sans immortalité ? »

Les frères Karamazov,
DOSTOÏEVSKI

« Les individus ne reconnaissent un Dieu au-dessus d'eux
que pour posséder en lui un espace infini
où ils puissent étendre et étaler dans l'éternité leur indivi-
dualité bornée, particulière, pitoyable... »

Pensées sur la mort et l'immortalité,
LUDWIG FEUERBACH

À madame Nicole Juteau, première femme
agent de police au Québec, en 1975.
Vous êtes de ces femmes qui ont fait
ce que nous sommes aujourd'hui.
Le travail n'est pas terminé, et tout cet acquis
est encore bien fragile.
Merci à vous.

Le respect du choix de vie de chacun
mènerait forcément à l'équilibre du monde.

À Yvon, toujours là.
À Robin.
Si indispensables à ma vie.

Prologue

Les chants s'étaient intensifiés et l'accord des voix, leur rythme, produisait une mélodie qui le plongeait dans une sorte de transe.

D'où provenaient-ils ? Une cassette, certainement. Ça lui semblait si près et si loin à la fois. Ce n'était pas la première fois qu'il les entendait.

L'avait-on drogué ?

Il en était convaincu. L'état dans lequel il se trouvait ne laissait aucun doute. Il tentait de se rappeler ce qui s'était passé depuis l'instant où il s'était retrouvé enfermé dans cette espèce d'antichambre que l'on appelait, lui avait-on dit, l'isoloir de recueillement. Pendant ses rares moments de lucidité, le jeune s'interrogeait sur la nature même de l'endroit. À quoi pouvait bien servir un isoloir de recueillement ? Lorsque l'on s'isolait, n'était-ce pas forcément pour se recueillir, réfléchir ? À quoi devait-il réfléchir ?

La porte s'ouvrit soudainement sur une ombre toute vêtue de noir, le visage caché par une capuche. Il reconnut la même silhouette qui venait le voir depuis qu'il se trouvait là. Sans dire un mot, elle déposa à même le sol un verre à vin semblable à ceux que possédait sa grand-mère. Il contenait un liquide foncé.

Du vin ?

Il prit la coupe, en renifla le contenu pour essayer de savoir ce que c'était : ça sentait le vin, mais il y avait une autre odeur, celle-là plus métallique, qui s'y mélangeait, mais il ne parvenait pas à trouver ce que c'était.

— Bois ! lui ordonna l'ombre.

Sans tergiverser, répondant à l'ordre reçu, le jeune avala d'un trait le liquide. Il avait si soif qu'il aurait bu n'importe quoi. Il faut dire que l'état dans lequel il était plongé lui enlevait toute envie de se rebeller et encore moins de tenter de fuir. Ses pensées allaient et venaient dans un désordre irrationnel. Le liquide amer qui s'écoula dans sa gorge le fit grimacer, mais il en aurait volontiers pris un autre verre. C'était peut-être une bonne chose qu'il soit à demi conscient, il ressentait moins l'angoisse lui gruger l'estomac.

Il songea, pendant une seconde, à demander à son geôlier où il se trouvait, combien de temps encore il devrait demeurer là, et pour quelles raisons il était enfermé. Était-ce un centre de désintoxication d'un nouveau genre où on vous enfermait sans rien et sans lien jusqu'à ce que vos obsessions vous quittent ? Mais il n'osa pas. Peut-être savait-il qu'il n'obtiendrait aucune réponse. Les quelques fois où il lui avait adressé la parole s'étaient soldées par un silence. Malgré ses questions, il craignait que sa présence en ce lieu ne soit pas en lien lié à ses dépendances, il le soupçonnait, même s'il évitait d'y penser. En réalité, l'adolescent ne se faisait aucune idée sur la suite des événements, la fin lui paraissait évidente. Il n'avait pas non plus été enlevé pour de l'argent puisqu'il vivait dans la rue, il n'avait rien à offrir et n'était donc d'aucune valeur. Il était fort à parier que jamais il ne saurait pourquoi on l'avait enlevé, mais plus les heures passaient, moins il se faisait d'illusions sur l'issue de cette histoire.

Si sa notion du temps était à peu près exacte, ça devait faire au moins trois jours qu'il était enfermé. Il avait froid, n'étant vêtu que de son jeans et d'un tee-shirt, on lui avait pris

son manteau et le reste de ses affaires. Il était pieds nus sur les dalles froides de l'étroit réduit. La seule chose qu'il y avait dans la pièce était un seau dans lequel il faisait ses besoins, le matelas miteux sur lequel il se trouvait et une couverture. Il claquait des dents. Durant les premières heures de sa captivité, il s'était plusieurs fois vidé l'estomac, vomissant jusqu'à la bile, non seulement parce qu'il était en manque, mais aussi à cause de l'odeur qui régnait dans la pièce. Elle était insupportable. Le relent même de ses vomissures n'avait en rien aidé son cas. Plusieurs fois il avait hurlé qu'on lui apporte de l'eau, et ce n'est que beaucoup plus tard que l'ombre avait enfin déposé à ses pieds une bassine d'eau claire, dans laquelle il avait plongé la tête avec satisfaction.

Le cachot était presque totalement dans l'obscurité, seul un mince filet de lumière parvenait à traverser l'épaisse crasse du carreau du petit soupirail. La lueur provenait d'un lampadaire qui se trouvait plus loin. Rien d'autre, aucun indice qui aurait pu lui dire où il se trouvait, à part le bruit des trains qu'il entendait plusieurs fois par nuit.

Ses souvenirs s'effritaient, il s'en rendait compte. Les chants se faisaient discordants, sa tête roulait sur ses épaules, il tentait de se raccrocher à la réalité. Il s'efforçait de rester conscient, mais chaque seconde qui passait rendait la chose impossible. Il comprenait qu'il allait bien vite lâcher prise. Il se demanda même s'il était réellement réveillé. Tout cela n'était peut-être qu'un mauvais rêve.

Étrangement, il n'avait plus peur, comme si cet état lui procurait un bien-être ardemment désiré. Ça faisait si longtemps qu'il n'avait pas dormi d'un sommeil profond. Un bruit tout près le fit sursauter malgré sa torpeur. On le soulevait, il sentait bien les bras puissants de son visiteur. Il comprit qu'on le transportait ailleurs.

Le contact de l'eau sur sa peau lui fit entrouvrir les yeux. Pendant une seconde il regarda autour de lui. On lui

faisait prendre un bain, l'eau était chaude, il en appréciait l'effet, il se sentait presque bien. Il se rendormit aussitôt.

Il tenta une nouvelle fois d'ouvrir les yeux, mais ses paupières étaient si lourdes. La dernière chose qu'il vit avant de basculer dans l'obscurité totale et définitive fut une lumière blanche, aveuglante.

Et toujours cette musique et ces chants.

Sa dernière pensée fut pour sa mère. C'était celle d'un regret.

Chapitre 1

Johnny se terrait depuis quelques jours dans le tunnel Brock, communément appelé le tunnel Beaudry. Emmittoufflé dans son sac de couchage, il brûlait tout ce qu'il trouvait aux alentours pour conserver un peu de chaleur. Heureusement pour lui, plusieurs palettes de bois abandonnées et à moitié pourries se trouvaient là. Et c'était une chance également que des monticules de neige accumulée devant l'entrée empêchaient le vent de s'engouffrer dans la galerie souterraine, tout en préservant l'anonymat des lieux. Seuls des itinérants et la police connaissaient l'endroit, et en hiver, il en venait peu ou pas. C'est dans les refuges improvisés que les laissés-pour-compte trouvaient bien souvent asile, la nuit venue. Ainsi, depuis plusieurs jours, il n'avait vu personne, pas même la vieille Laura qui pourtant venait souvent faire son tour. Elle radotait un peu et ne cessait de répéter à qui voulait l'entendre que le diable rôdait dans les alentours, qu'il fallait se méfier de ses complices, surtout la nuit, mais elle était tout de même gentille. Aussi lorsqu'elle venait dans le tunnel c'était pour quêter un peu de nourriture ou un trente sous à ceux qui s'y trouvaient. Tel un prêcheur, elle leur servait son sermon, les mettait en garde contre le mal et repartait avec ses maigres aumônes reçues.

L'adolescent commençait sérieusement à avoir faim, mais n'osait sortir. Il avait mangé tout ce qui se trouvait

dans son sac à dos, et fumé toute l'herbe qu'il possédait, histoire d'oublier un peu la peur qui lui serrait les tripes. Mais fumer de la marijuana donnait faim. Il savait qu'il n'avait plus vraiment le choix de quitter sa cachette.

Si seulement son amie Sophie était avec lui. Mais où pouvait-elle être ? Cela faisait plusieurs jours qu'il ne l'avait pas vue. Elle connaissait l'endroit, si elle ne l'apercevait pas dans la rue, elle savait où le rejoindre. Ç'avait toujours été ainsi qu'ils faisaient : une entente implicite entre eux. Pourquoi cette absence ? Il s'inquiétait pour elle aussi. Pour elle, mais surtout pour Michel.

La dernière fois qu'il l'avait vu, il montait dans une berline aux vitres teintées. Depuis, rien. Il se souvenait très bien de l'homme qui avait abordé son ami, Il se trouvait alors à quelques mètres de lui, un peu plus loin sur le trottoir, adossé à un mur donnant sur une ruelle. L'inconnu, de grande taille et au crâne rasé, lui avait demandé s'il voulait se faire un peu de sous. Michel avait évidemment dit oui. Quand on n'a pas de domicile fixe, pas d'emploi et personne sur qui compter, on ne peut se permettre de refuser une offre, quelle qu'elle soit. Sa voiture se trouvait juste là, lui avait dit l'inconnu. La portière arrière s'était alors ouverte et son ami s'était engouffré dans l'auto sans chercher à en savoir plus, et sans même lui dire salut. C'est à ce moment-là que le gars l'avait aperçu, il avait froncé les sourcils en le dévisageant, et pendant ce bref instant, Johnny avait éprouvé de la peur. Quelque chose d'étrange, une sensation de danger avait alors surgi dans son esprit et ses tripes. Il faut vivre dans l'insécurité pour en reconnaître les signes. Mu par son instinct, Johnny s'était élancé vers le véhicule et avait frappé la vitre arrière en criant à son ami d'en descendre, tandis que l'auto s'éloignait déjà. Il s'était mis à courir, mais elle avait disparu rapidement. La dernière chose qu'il vit fut le visage de Michel qui riait en lui

envoyant la main. Johnny avait sorti un crayon de sa poche et tenté de noter sur son bras le numéro de plaque de la voiture. Malheureusement pour lui, l'encre était à moitié gelée; à force de repasser sur les lettres et les chiffres, le stylo avait fini par lui écorcher la peau. Il ignorait ce qu'il allait faire de cette information, mais chose certaine, il n'irait pas trouver la police. Du moins, pas tout de suite. Pas question de retourner dans une famille d'accueil.

Depuis, Michel n'était pas réapparu. Johnny savait que quelque chose lui était arrivé. Il en était certain. Mais il ne savait pas quoi faire. Et s'il se terrait depuis, c'est qu'il avait l'impression que l'homme qu'il avait vu lui était hostile.

Son ventre lui rappela qu'il devait manger. Le jeune se leva, attrapa son sac de couchage, qu'il envoya sur ses épaules pour conserver le peu de chaleur qu'il avait. Il pensa aller dans un refuge, histoire de manger une bonne soupe chaude, et peut-être aussi y retrouver Sophie. Il voulait également se procurer de la mari, son amie lui prêterait certainement des sous, elle le faisait toujours.

La faim occupait toutes ses pensées, si bien qu'il ne vit pas la voiture noire qui venait de démarrer, alors que déjà il remontait la rue Beaudry, en direction nord.

* * *

— Tu te sens vraiment prête à retourner au travail ?

— Oui, je pense que je peux très bien reprendre mes activités malgré ma grossesse. Et j'en ai très envie, je commence à m'ennuyer à rester ici. Plus de deux semaines à l'hôpital et trois à la maison, ça me suffit amplement.

— Ça m'inquiète un peu, je dois l'avouer...

— Je te promets mon amour de ne pas en faire trop. Levasseur est d'accord pour que je retourne au bureau à condition que je me ménage. Je ne le reconnais plus. Depuis

qu'il sait que j'attends un enfant, il n'est plus le même. Moi qui craignais le pire de sa part, le voilà devenu trop protecteur, ajouta Jeanne en riant. Et puis tu sais quoi, j'enverrai Nixon sur le terrain... si ça peut te rassurer. Je peux très bien diriger une enquête en restant tranquillement assise derrière mon bureau.

Richardson fit un drôle d'air que Laberge interpréta comme une hésitation à la voir enfile de nouveau sa tenue d'enquêteur.

— Qu'est-ce qu'il y a, David? Tu sembles préoccupé...

— C'est rien, répondit-il en portant son regard vers la fenêtre. Les choses ne seront peut-être plus les mêmes maintenant...

Jeanne haussa les sourcils. Elle trouvait les propos de David bien sibyllins.

— Tu verras, tout va bien se passer, poursuivit-elle en posant sa main sur le bras de son amoureux. Je ne suis pas stupide, tu sais, je ne vais pas mettre la vie de notre enfant en danger. Jamais plus je ne courrai ce risque. Si je m'étais imaginé un seul instant qu'un gamin s'en prendrait à moi, j'aurais fait les choses autrement, tu t'en doutes bien.

— Oui, je sais... tu as certainement raison, répondit-il en se forçant à sourire.

Mais Jeanne n'était pas dupe.

— Tu n'en es pas persuadé?

David regarda un instant celle qui allait devenir sa femme et encadra son visage de ses mains avant de l'embrasser amoureusement.

— Je sais que tu feras ce qu'il y a de mieux pour toi comme pour lui.

— Pour lui? le relança Jeanne, en souriant. Et si c'était une « elle »?

— Je suis certain que c'est un garçon.

Elle éclata de rire.

— Il ou elle, je m'en fous, rajouta Richardson, du moment qu'il est en santé... Faudrait peut-être que l'on commence à penser à un prénom.

— Hmm, je sens que cette partie de l'histoire ne sera pas simple. J'ai comme l'impression que nos mères vont s'en mêler.

— Jeanne, c'est notre enfant. Ne laissons personne nous dire comment l'élever et tout ira pour le mieux. J'ai une idée, faisons chacun de notre côté une liste de prénoms et nous les comparerons ensuite. Je dois y aller, j'ai du boulot. Sois prudente, les routes sont glissantes. On se voit ce soir, conclut-il en l'embrassant encore une fois.

Jeanne regarda son amoureux quitter leur appartement de la rue Bernard. Pendant plusieurs secondes, elle demeura à la fenêtre. Dehors, de fins flocons tombaient du ciel, recouvrant d'une nouvelle pellicule de talc le paysage déjà blanc.

La neige tombait depuis le début de décembre, et tout devenait très compliqué en ville. Il restait encore plusieurs semaines avant le printemps, et déjà on ne savait plus où mettre la neige. Se stationner était un casse-tête, si bien que plusieurs automobilistes laissaient la neige s'accumuler telle une meringue sur leur voiture, et prenaient le transport en commun. Elle avait même vu des gens se déplacer en ski de fond.

Mais Jeanne avait David. Chaque matin, il déblayait sa voiture et lui frayait un chemin jusqu'à la rue pour qu'elle n'ait pas à le faire. Elle sourit.

Les dernières semaines n'avaient pas été faciles, mais elle allait beaucoup mieux. Elle pouvait enfin reprendre le boulot, son médecin lui avait donné son autorisation après qu'elle eut fortement insisté, tout en lui promettant de faire très attention.

Cinq semaines avaient passé depuis sa dernière enquête, qui s'était bien mal terminée pour elle. Agressée au couteau, Laberge avait été hospitalisée pendant plus de

deux semaines. Heureusement, jamais la vie de son enfant n'avait été en danger. Mais son médecin avait préféré la garder afin d'éviter toute complication.

Jeanne passa la main sur son ventre à peine arrondi. Elle en était maintenant à vingt et une semaines de grossesse. Elle savait pertinemment qu'elle allait devoir se ménager et qu'elle serait moins présente sur le terrain. Elle devrait totalement se fier à ses agents et à Nixon pour lui rapporter ce qu'elle ne verrait pas. Elle allait enquêter et mener ses affaires, en partie, de son bureau. C'était la seule condition à son retour comme enquêteur. Claude Levasseur, son supérieur, avait été ferme sur le sujet.

Laberge fit une grimace avant de s'habiller, elle n'aimait pas se sentir ainsi retenue ou encore mise de côté comme un bibelot.

— Je suis enceinte, pas en porcelaine !

* * *

L'accueil qu'elle reçut l'étonna un peu. Toute son équipe, certainement enrôlée par Marie-Christine, sa secrétaire, avait décoré son bureau. Une banderole avec un « *Bienvenue* » aux couleurs criardes surplombait la fenêtre qui donnait sur le stationnement du SPCUM¹. Des bouquets de ballons égayaient l'endroit, ainsi qu'une gerbe de roses jaunes.

Elle les remercia chaleureusement, heureuse de constater qu'ils tenaient autant à elle. Elle avait franchement une équipe de travail des plus sympas.

— Où est Nixon ? demanda-t-elle à Steven McCord, un de ses agents.

1. SPCUM : Service de police de la communauté urbaine de Montréal, jusqu'en 2002.

L'homme la regarda, le front chiffonné.

— Comment, tu n'es pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Il ne bosse plus avec notre équipe, il a demandé son transfert pour travailler avec Drouin.

Laberge ouvrit les yeux d'étonnement et d'incompréhension.

— C'est quoi cette histoire ?

— J'en sais rien, James ne nous a rien dit, il nous a juste annoncé un beau matin qu'il ne bossait plus avec nous. Ça doit faire au moins trois, quatre semaines, certain. Demande à Levasseur, tu en sauras sûrement plus.

Laberge demeura songeuse pendant de longues secondes. Elle n'avait soudain plus le cœur à la fête et ne pensait plus qu'à une chose : voir son supérieur et l'interroger sur le départ de son adjoint.

Que s'était-il passé pendant son absence ?

— Bon, OK tout le monde, on retourne au boulot, on n'est pas ici pour faire la fête, hurla dans son dos la voix de l'inspecteur-chef qui arrivait, justement.

Jeanne se retourna pour lui faire face.

— Salut Laberge, heureux de te voir ici et en parfaite santé, dit-il en portant les yeux sur le ventre de son enquêteur.

— Oui, je suis très contente de reprendre le boulot. Merci de me permettre de revenir...

Jeanne ne termina pas sa phrase, mais son supérieur devinait ce qu'elle laissait en suspens, une remarque du genre : « Ce n'est tellement pas dans vos habitudes. »

— J'ai besoin de tous mes agents, répondit-il avec détachement, mais Laberge ne s'y trompait pas.

Elle suivit des yeux ses coéquipiers ainsi que la secrétaire qui quittaient la pièce, elle les remercia chacun d'un signe de tête, jusqu'à ce qu'elle se retrouve enfin seule avec Levasseur.

— OK ! Maintenant que nous ne sommes que tous les deux, vous allez me dire ce qui s'est passé avec Nixon. Pour quelle raison a-t-il quitté l'équipe ?

L'inspecteur-chef la regarda avec attention ; il avait toujours aimé le côté direct de cette femme. Pas de fla-fla inutile. Il l'appréciait pour ça.

— C'est lui qui a demandé son transfert, je n'ai rien à voir avec sa décision.

— Mais pour quelle raison ? Je ne comprends pas.

— Écoute Laberge, tu devras lui poser directement la question... Très honnêtement, j'en ignore les causes. La seule chose que je peux te dire, c'est qu'après votre dernière enquête, alors que tu te trouvais à l'hôpital, il est venu me voir pour me demander de changer d'équipe. J'ai bien essayé de savoir pourquoi, mais il n'a rien voulu me dire. Tu connais Nixon et son refus presque maladif de parler de lui. Et, quelque part, il n'avait pas à me donner de raison.

Jeanne approuva d'un signe de tête.

— Vous auriez pu insister, après tout, vous êtes son supérieur !

— Je ne crois pas que j'en aurais appris plus en insistant. Et jusqu'où insister ? S'il souhaite changer d'équipe, c'est tout à fait son droit. Tu sais à quel point Nixon peut parfois se montrer bizarre. Que connais-tu au juste de ce gars-là ? Rien. Ça fait plus de huit ans que vous bossez ensemble, que peux-tu me dire sur lui ? Rien, encore une fois. Alors, ne va pas croire qu'il allait me confier, à moi, ses petits secrets, et encore moins ses motivations.

— Je ne comprends pas... Il y a certainement une raison.

— Ah ça, oui, mais laquelle, je n'en sais rien !

— Et il fait équipe avec Drouin ?

— Oui.

— Je n'aime pas ce type... laissa-t-elle échapper bien malgré elle.

— Je sais.

— Pourquoi lui ?

Levasseur se contenta de hausser les épaules. Il n'en savait rien non plus. Quelques secondes passèrent avant que son supérieur reprenne :

— À ce propos, il te faut un nouvel adjoint. Je te laisse le choix. Vois ça et reviens-moi rapidement avec un nom.

Laberge demeura silencieuse. Levasseur devinait ses pensées. Il posa la main sur le bras de son enquêteur, ce qui la surprit : jamais son supérieur n'avait fait ça auparavant. Jamais il n'avait montré la moindre familiarité envers qui que ce soit du bureau.

— Je suis content de te revoir parmi nous. J'ai bien cru pendant un moment que tu ne reviendrais pas.

— Je dois vous avouer que j'y ai pensé lorsque j'étais à l'hôpital. Pendant un temps je me suis demandé si mon père n'avait pas raison finalement, si ma place n'était pas à la maison à élever mon enfant et à m'occuper de Richardson.

— Je ne te dirai pas quoi faire, je te sais assez déterminée pour prendre toi-même tes décisions, mais je peux te dire que ta place est également ici. Tu peux très bien avoir une famille et être policier. Ce ne sont pas des choses incompatibles. La plupart d'entre nous avons une famille, pourquoi pas toi ? Ton père devra évoluer... tout comme j'ai dû le faire. Il s'apercevra alors que la chose n'est pas si dramatique.

Jeanne lui répondit par un sourire. Elle savait, oui, que son supérieur avait fait des pas de géant dans sa vision du métier de policier depuis son arrivée. Elle se souvenait très bien de ses premières années dans le service. Les hommes qui formaient alors le corps policier n'avaient pas été tendres avec elle. Le message était clair : le métier d'enquêteur n'était pas fait pour une femme. Mais elle avait su

prendre sa place et ils avaient bien fini par comprendre qu'elle avait ce qu'il fallait pour réussir dans le domaine.

— Mon père n'est pas vous, croyez-moi. Il préférera mourir plutôt que de me dire que j'ai fait le bon choix et que je suis faite pour ce travail.

— Il est simplement dépassé par la vie... Mais parfois, elle nous permet de nous racheter.

Jeanne se demanda à quoi il faisait référence.

— OK, se reprit l'inspecteur-chef, trêve de confidences, on a du boulot. Levasseur ouvrit la porte pour sortir du bureau.

— Hé, Laberge ! Tu fais attention, OK ? Je ne veux pas te voir courir après un suspect, tu as une équipe, alors tu t'en sers, et tu restes au bureau.

« Autant que faire se peut... », songea-t-elle.

— Je pense que j'ai été assez clair sur le sujet, j'espère ne pas avoir à revenir là-dessus, sinon je te fous à la porte ! aboya son supérieur comme s'il devinait ses pensées. Levasseur était redevenu Levasseur.

* * *

Seule dans son bureau à contempler la banderole de bienvenue, Laberge réfléchissait au départ de James Nixon, son second depuis huit ans. Elle devait le voir et lui demander des explications, car elle ne comprenait pas son choix. Bien sûr, elle l'avait trouvé distant lorsqu'il était venu la voir à l'hôpital, mais c'était James. Jamais il ne faisait part de ses sentiments et jamais on ne savait vraiment ce qu'il pensait. Elle avait appris à vivre avec ça. C'était son coéquipier, et leur méthode de travail était bien rodée. Il avait été le premier à l'accueillir sans jamais mettre en doute ses compétences. Ils se comprenaient à demi-mot.

Jeanne décrocha le téléphone.

— Marie-Christine, peux-tu appeler James Nixon et lui demander de venir me voir, s'il te plaît ?

Pendant qu'elle attendait, elle prit le journal du jour et commença à le feuilleter.

Plusieurs minutes passèrent avant que son téléphone ne sonne.

— C'est Marie-Christine. Nixon n'est pas au bureau, il est à l'extérieur pour quelques jours, m'a-t-on dit. Je lui laisse un message ?

— Non, ça va aller. Merci.

* * *

— Hey, le jeune ! pense à vider les poubelles en partant. Tu les avais oubliées hier. Ça puait la mort, à matin, quand les autres sont rentrés ! Faut tout te dire, hein ? Aucune initiative si je ne suis pas derrière toi. Je ne sais pas ce que le *boss* attend pour te *crisser* dehors, moi, ça fait longtemps que ce serait fait, beugla l'homme en enfilant son manteau avant de se diriger vers la sortie. Rien qu'une *estie* de gang d'incompétents qui travaillent *icitte* !

Le marmiton acquiesça d'un rapide coup de tête à défaut de sauter à la gorge du chef cuisinier. Sitôt que la porte se referma, le jeune Daniel fit un doigt d'honneur dans la direction prise par son supérieur. Il détestait travailler avec ce cuisinier qui se prenait pour un grand chef. Il avait si hâte de pouvoir passer à l'équipe du midi pour travailler avec Louis et Michel, qui étaient franchement plus sympathiques. Et puis, il y avait la serveuse, Josée, qui lui plaisait beaucoup. Encore quelques semaines à supporter cet imbécile. Son patron lui avait assuré qu'il changerait ses heures de travail dès qu'il aurait trouvé quelqu'un pour le remplacer.

Le restaurant était fermé depuis maintenant une heure et il était encore là à faire le ménage de la cuisine.

Heureusement, il n'était pas seul : Tony était à la plonge et Linda s'occupait de dresser les tables de la salle à manger pour le lendemain. Il mit son manteau et sa tuque avant d'attraper les deux immenses sacs-poubelles. Il sortit par la porte arrière, qui donnait sur la ruelle où un conteneur récoltait les ordures des boutiques et commerces des alentours. Il frissonna. La différence de température entre la cuisine surchauffée à cause des fours et la température extérieure devait facilement être de vingt degrés. C'était saisissant. Daniel réalisa que le lampadaire qui éclairait habituellement l'endroit où se trouvait le caisson n'était pas allumé. Il grimaça à l'idée qu'il ne verrait pas où il mettrait les pieds. À coup sûr il allait marcher dans de la merde ou une autre saleté. Les ratons laveurs faisaient toujours une sacrée fête aux restes des restaurants. Ils foutaient un de ces bordels dans la ruelle. Le jeune hésita un instant, déposa ses sacs et repartit en direction du restaurant chercher une lampe de poche : il était hors de question qu'il salisse ses bottes, c'étaient les seules qu'il avait.

Muni de sa torche, qu'il tenait d'une main, il prit un des sacs et se donna un élan pour le jeter dans le conteneur. Il fit de même avec le deuxième, mais au moment où il lâcha le sac, il s'aperçut que sa montre partait, elle aussi, en direction de la boîte à déchets.

— *Crisse ! noonn !* s'écria-t-il en tentant de la rattraper. *Tabarnak, d'ostie de câlisse !* jura le jeune en donnant un solide coup de pied dans le conteneur.

Impuissant, il regardait en direction du trou béant et noir, réfléchissant à ce qu'il allait faire. Pendant un instant, il songea abandonner sa montre là, tant pis. Il n'allait tout de même pas mettre les mains là-dedans. Juste l'odeur qui s'en dégageait, et ce, malgré le froid, était une raison suffisante pour laisser le bijou où il se trouvait. L'idée lui causait déjà des haut-le-cœur. Mais il n'arrivait pas à se persuader

de laisser faire. La montre avait appartenu à son père, une des rares choses qu'il avait de lui. Il poussa un profond soupir tout en sacrant de nouveau.

Muni d'un escabeau trouvé dans l'armoire de la cuisine, un sac à poubelle enfilé sur son manteau et deux autres à ses pieds, Daniel dirigea sa lampe vers le trou noir. Il avait la nausée. L'odeur était épouvantable.

— *Coudonc*, y a quoi là-dedans pour que ça pue d'même? Avec la chance que j'ai, ma montre doit ben avoir glissé dans l'fond, *ciboire*! Une *crisse* de belle journée avec l'autre épais qui m'a fait chier toute la soirée, pis pour terminer, j'ai les deux pieds dans la *marde*!

Tout en faisant attention de ne pas se salir, le jeune apprenti se mit à trier les sacs, les empilant sur sa gauche, convaincu que la montre devait selon toute logique se trouver là où il avait lancé ses ordures. Elle n'avait certainement pas rebondi, elle devait obligatoirement se trouver dans ce périmètre ou tout à côté.

Daniel ne voyait pas grand-chose, sa lampe éclairait uniquement l'endroit vers lequel le faisceau était dirigé. Il attrapa un troisième sac et le déposa sur la pile qu'il avait commencée. Il plongea la main pour en saisir un quatrième quand il toucha quelque chose qui le fit brusquement se redresser en fronçant les sourcils.

— *Crisse*, c'est qui l'*ostie* de cochon qui jette ses quartiers de viande de même, pas de sac?! Ça peut ben puer la mort! *Crisse* que les gens sont épais!

Daniel dirigea la lumière vers ce qu'il pensait être un morceau de bœuf ou quelque chose comme ça. Il ne put ni retenir le cri qui lui monta dans la gorge ni le haut-le-cœur qui lui fit rendre ce dont il avait soupé. Apeuré, le jeune apprenti descendit de son escabeau et détala vers le restaurant. Lorsqu'il appela la police, il hoquetait, incapable de s'exprimer, la panique le faisait bafouiller.

* * *

Laberge s'apprêtait à se détendre dans un bain rempli de mousse. Elle y avait pensé toute la journée. Son retour au bureau s'était passé à lire des rapports et à faire le point avec son équipe sur des dossiers en cours. Le genre de boulot qu'elle détestait : des enquêtes qui piétinaient depuis trop longtemps, au point que l'espoir de les voir se conclure s'amenuisait. Elle pensait, et elle n'était pas la seule, que les chances de boucler une enquête sont inversement proportionnelles au temps qui passe. Mais elle savait aussi que rien ne reste éternellement caché, du moins elle tentait d'y croire. C'était dans cette maigre conviction que les policiers plaçaient souvent leurs espérances lorsque, année après année, ils rouvraient les affaires non résolues.

Elle ferma le robinet d'eau chaude lorsqu'elle entendit le téléphone sonner. Jeanne poussa un léger soupir. Elle entendit David répondre ; elle savait que c'était pour elle. Il toqua deux petits coups à la porte de la salle de bains, l'ouvrit pour lui tendre le combiné tout en démêlant le fil de l'appareil qui s'était enroulé autour de ses jambes.

— C'est pour toi.

— Je m'en doutais un peu, répondit-elle en prenant le téléphone. Jeanne Laberge à l'appareil, j'écoute ?

Jeanne prêtait attention à ce que son interlocuteur lui disait tandis que Richardson la regardait d'un air désapprobateur.

— Oui, très bien... j'arrive, termina-t-elle en raccrochant.

— Je peux savoir où tu vas ?

— Le corps d'un adolescent vient d'être découvert dans une ruelle du centre-ville.

— Et tu veux y aller à cette heure ? Tu peux envoyer quelqu'un d'autre sur place, tu n'es pas obligée d'être là.

— Écoute David, tu sais comme moi que je dois voir la scène avant de commencer une enquête, j'ai toujours procédé ainsi et c'est comme ça que ça se fait.

En voyant l'air de Richardson qui désapprouvait, elle ajouta :

— Ensuite il me sera plus facile de rester au bureau, mais je dois m'imprégner de l'endroit, des lieux, sinon je ne parviendrai jamais à comprendre ce qui s'est passé... Et sans Nixon, je sais que je n'aurai pas le même rapport de la situation, des faits et des circonstances. S'il était encore là, je me ferais à lui les yeux fermés, parce qu'il sait comment je travaille... Il savait me rapporter les éléments clés, il savait étudier et retenir l'essentiel d'une scène de crime. Nous formions une équipe...

Jeanne se tut pour calmer les émotions qu'elle sentait monter.

David voyait bien la tristesse qu'elle éprouvait, c'était si évident. Il en ressentit une pointe de jalousie, mais s'abstint de lui en faire part. Ce serait totalement inutile et surtout immature de sa part. Mais il avait toujours trouvé que la relation entre elle et son adjoint était particulière, et il savait que Nixon, du moins il le devinait, avait des sentiments pour Jeanne. Ç'avait toujours été son impression et il était sûr de ne pas se tromper. Ce qui l'embêtait dans le départ de l'adjoint de Jeanne, c'est le vide qu'il créait chez elle. Tant et aussi longtemps que James était à ses côtés, leur relation demeurait professionnelle, mais maintenant qu'il n'était plus là, David avait des craintes.

Laberge l'observait comme si elle suivait ses pensées. Une idée faisait son chemin.

— Tu savais, n'est-ce pas, que Nixon avait demandé à changer d'équipe ? s'enquit-elle soudain.

Richardson alla s'ouvrir une bière pour s'en verser un verre.

— Oui, lui répondit-il enfin.

— Et tu ne m'en as rien dit ! Pourquoi ?

— Ce n'était pas à moi à le faire, et puis disons, pour être totalement honnête, que c'était le dernier de mes soucis. Vois-tu, tu venais d'être poignardée et tu étais à l'hôpital, alors, Nixon... lança David, en faisant un mouvement de la main pour dire qu'il s'en foutait.

— Mais à ma sortie tu aurais dû me prévenir.

David avala d'un trait le contenu de son verre.

— Jeanne, je me fous totalement de Nixon et... de ses choix de carrière ! Ses décisions ne regardent que lui. D'ailleurs, à ce propos, comment se fait-il qu'il t'ait laissée seule avec un enfant souffrant de troubles psychologiques ? Et où était-il pendant que tu te faisais attaquer ?

Richardson était agressif, jamais encore Jeanne ne l'avait entendu lui parler sur ce ton.

— Mais enfin, David, ce n'est pas de sa faute... Tu te trompes. C'est moi qui lui ai dit de raccompagner Carole Clément à son travail pendant que je surveillais son fils. Personne ne pouvait se douter de ce qui allait se passer. James n'y est pour rien.

— Il aurait dû être là, s'écria Richardson en se versant un autre verre. Je ne pourrai jamais lui pardonner ce manque de jugement. S'il avait fallu que tu perdes notre enfant ou qu'il t'arrive quelque chose, je ne sais pas ce que j'aurais fait, mais il ne l'aurait pas eu facile, crois-moi. Il est responsable de ce qui t'est arrivé.

« Voilà donc ce qu'il rumine depuis toutes ces semaines, songea Jeanne. Il tient James responsable de l'agression. »

— Tu sais quoi ? poursuivit-il, je suis bien heureux qu'il ait demandé à changer d'équipe. Ce gars est... bizarre. Je me suis toujours méfié de lui, il cache quelque chose ! Il est pas net !

Jeanne demeura sans voix, ne sachant quoi répondre, ni même si elle devait le faire. Jamais elle n'aurait cru que son compagnon pensait cela de son adjoint.

— Écoute David, je dois y aller, nous reparlerons de tout ça plus tard quand tu seras calmé. Je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer, ne m'attends pas... Tu devrais aller te coucher, ça te ferait du bien.

Laberge enfila ses bottes et son manteau. Elle hésita une seconde : devait-elle ou non l'embrasser ? Elle décida de s'abstenir.

Jeanne Laberge se retrouve avec une enquête surprenante sur les bras. Le corps d'un adolescent est découvert dans un conteneur, en position fœtale. Le crime se révèle encore plus crapuleux lorsque l'autopsie démontre que le cadavre est énucléé. On lui a retiré les yeux, le foie et le cœur. Comment peut-on pousser si loin l'ignominie en commettant une telle horreur? Ce meurtre a peut-être un lien avec ceux commis en 1968 et dont l'enquête n'a jamais été résolue. Enceinte, Laberge mène cette curieuse affaire à partir des bureaux du SPCUM; c'est la condition imposée par Claude Levasseur qui l'autorise à revenir à la suite de l'agression qu'elle a subie. Assistée de ses collaborateurs, elle devra se fier à eux sans toutefois bénéficier de la précieuse aide de son adjoint, James Nixon, qui a demandé son transfert dans une autre équipe... Un autre mystère à résoudre pour notre inspecteur!



Arrivée au Québec en 1973 avec sa famille, Sylvie-Catherine De Vailly fait des études en dessin de mode avant de poursuivre une formation en anthropologie. Auteur depuis plus de quinze ans, elle est reconnue pour ses romans très appréciés par un public fidèle. On lui doit plusieurs séries jeunesse et des romans pour adultes.

ISBN: 978-2-724381-64-9



9 782924 381649